

PAUL CELAN EN TANT QUE TRADUCTEUR*

Gertrude DURUSOY**

RESUME

Dans cette étude il s'agit d'analyser, dans le cadre de la traduction poétique, les problèmes soulevés par le fait qu'un poète traduise d'autres poètes. Est-ce un bien ou un mal? Pour illustrer plus concrètement le sujet, on s'est limité à examiner de très près le cas du célèbre poète autrichien Paul Celan qui a traduit en allemand des auteurs français, anglais, russes et italiens, sans parler des roumains. A l'aide de trois poèmes français respectivement de Stéphane Mallarmé, Guillaume Apollinaire et de Paul Eluard et de leur traduction par Celan les avantages et les inconvénients du poète-traducteur furent proposés à la réflexion.

ÖZET

Bu yazıda şiir çevirmek için şiir olmak gerekli olup olmadığı sorunu, şiir olan bir çevirmenin getirdiği çözüm açısından incelenmektedir. Ünlü Avusturya şairi Paul Celan (1920-1970)'ın Almanca'ya çevirdiği sayısız Fransız, İngiliz, Rus, Romen ve İtalyan şiirleri arasında Stéphane Mallarmé, Guillaume Apollinaire ile Paul Eluard'dan birer şiir seçilerek Almanca'da biçim ve içerik bakımından ortaya çıkan durum araştırılmıştır.

Bien qu'il ait vécu de 1948 jusqu'à sa mort en 1970 à Paris Paul CELAN n'est pas assez connu du public francophone. Celan était un poète considéré comme autrichien parce qu'il est né en Bukovine, province roumaine jadis dépendante de la Monarchie austro-hongroise, mais cependant à une époque où elle était bien roumaine, en 1920. Sa famille était d'ascendance juive et son nom de famille était en fait Antschel; dans sa famille on parlait l'allemand.

Paul Celan voulait étudier la médecine en France; pour ce faire il se rendit à Paris et à Tours en 1938 mais des les événements de 1939 il regagna la Roumanie. Ce n'est qu'après avoir fui de son pays natal en France, en passant par Vienne, qu'il se remit aux études à Paris, donc en 1948. Dès les années de guerre, il écrivit des

* Cette étude fait partie d'une recherche sur Paul Celan subventionnée par le Fonds des Recherches de l'Université Egeenne.

** Maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université Egeenne, Izmir.

pèmes qui parurent en allemand en 1948 et il ne cessa d'écrire et de publier jusqu'à son suicide dans la Seine, fin avril 1970. Il a épousé une Française, Gisèle de l'étrange, dont il a eu un fils.

Si nous concentrons notre recherche aujourd'hui sur Paul Celan en tant que traducteur c'est parce que nous cherchons une réponse à la question souvent élevée: un poète doit-il être traduit par un poète ou bien un bon traducteur peut-il se permettre de traduire de la poésie¹? Comme Paul Celan a traduit beaucoup de poètes français en allemand, comme p. ex. Rimbaud, Char, Apollinaire, Valéry, Michaux, Mallarmé, Eluard il nous a paru opportun de choisir quelques-unes de ses traductions et de voir quel fut pour lui le critère dominant de la traduction poétique. A-t-il essayé de rester fidèle coûte que coûte au contenu ou à la forme, ou aux deux à la fois; ou au contraire a-t-il imprimé son style propre aux vers d'un Rimbaud ou d'un Mallarmé? Au passage, je voudrais souligner que Celan a aussi traduit des Russes comme Essenine, Yevtuchenko, Mandelstam, des Italiens comme Ungaretti et les célèbres sonnets de Shakespeare.

"Le bateau ivre" de Rimbaud est un des chefs-d'oeuvre de traduction. Beaucoup d'auteurs allemands l'avaient traduit en prose, mais Celan l'a rendu avec une fidélité de rimes incomparable. Ce faisant, il a ajouté des mots dans le texte allemand pour sauvegarder le rythme et il n'a pu respecter les enjambements de Rimbaud. Comme c'est un poème de cent-deux vers, nous ne voulons pas le reproduire en entier ici mais nous avons choisi trois spécimens de la traduction celannienne que je voudrais donner ici dans la version originale française et avec la traduction de Celan en analysant les phénomènes linguistiques ou sémantiques qui ont produit cette traduction.

Tout d'abord un poème de Stéphane Mallarmé:

Rondel II

Si tu veux nous nous aimerons
Avec tes lèvres sans le dire
Cette rose ne l'interromps
Qu'à verser un silence pire

Jamais de chants ne lancent prompts
Le scintillement du sourire
Si tu veux nous nous aimerons
Avec tes lèvres sans le dire

Muet muet entre les ronds
Sylphe dans la pourpre d'empire
Un baiser flambant se déchire
Jusqu'aux pointes des ailerons
Si tu veux nous nous aimerons

1 Au congrès mondial des traducteurs de Maastricht, août 1987, la traduction poétique fait l'objet d'une section indépendante.

La traduction de Paul Celan est la suivante :

Rondel

Willst du's, solls die Liebe sein,
Du, dein Mund, wir sagens nicht,
Schenkst der Rose Schweigen ein,
Bitttrer, so du's unterbrichst.

Lieder, willig, schicken kein
Lacheln, sprühen uns kein Licht,
Willst du's, solls die Liebe sein,
Du, dein Mund, wir sagens nicht.

Stumm und stumm, hier zwischenein,
Sylphe, purpurn, kaiserlich,
Flammt ein Kuss, schon teilt er sich,
Flügelspitzen flackern, fein,
Willst du's, solls die Liebe sein².

Si l'on jette d'abord un coup d'oeil à la forme extérieure du poème, on peut constater que Paul Celan a respecté la forme donnée par Stéphane Mallarmé et exprimée dans le titre: Rondel, poème de treize vers avec répétition du premier vers au septième et au dernier vers. Ce poème de Mallarmé est rime et la rime du premier vers se retrouve au troisième, cinquième, septième, neuvième, douzième et treizième vers. Il en est exactement de même chez Celan. La seconde rime se retrouve dans la traduction exactement aux mêmes vers que dans l'original français. Mallarmé a utilisé un vers de huit pieds avec dans les vers se terminant par un e muet neuf pieds. Paul Celan, quant à lui, a utilisé un mètre de sept pieds tout au long du poème.

Pour ce qui est de la forme, malgré cette fidélité évoquée ci-dessus, Paul Celan s'est permis d'utiliser à profusion une ponctuation tout à fait manquante chez Mallarmé. Par conséquent, le lecteur de la traduction, s'il ne connaît pas l'original, peut croire que Mallarmé dans son Rondel II l'a utilisée également. Ceci est d'autant plus étonnant que Celan est un poète qui écrit aussi sans ponctuation. Ses premiers poèmes en font usage mais sa langue et son mode d'expression passent progressivement à un tel mode d'abstraction que la ponctuation devient superflue. Cette liberté du traducteur vis-à-vis de l'original, alliée par ailleurs à une scrupuleuse fidélité de la forme poétique n'est pas due à la différence de langue. Pour s'en rendre compte, il faut considérer de plus près le fond.

Prenons le vers servant de refrain: Si tu veux nous nous aimerons. Le nous donne un caractère réciproque à l'amour évoqué. En passant en allemand, Celan dit: Si tu le veux, ce sera l'amour. Ici, la réciprocité est sous-entendue et au mot amour est conféré une intonation plus importante qui est précisément soulignée par les virgules. Alors que dans le texte de Mallarmé: Avec tes lèvres sans le dire, peut sémantiquement se rattacher au vers précédant, en allemand ce second vers est

2 Texte reproduit dans: "Epochen der deutschen Dichtung. Übersetzungen".
Volume 10. Partie 3. Munich, 1977, p. 782-783.

une unité en lui-même: Toi, ta bouche, nous ne le disons pas. Par les quatre virgules et le point Celan dissèque les vers de Mallarmé pour porter l'accent non sur le vers mais sur les mots comme dans Toi, ta bouche. La cause de ce procédé est l'attitude sceptique de Celan face à la possibilité d'expression de la langue en tant que telle, de la phrase même. Le mot seul, das Wort, est un leitmotiv de ses poèmes et ici il le souligne volontairement.

Dans la troisième strophe Paul Celan ajoute tantôt des mots, tantôt il en retire pour juxtaposer les termes en présence. Dans le cas de: muet muet entre les ronds/Sylphe dans la pourpre d'empire/le traducteur, poète lui aussi, dit: Muet et muet. Il supprime totalement les ronds et dans le second vers il juxtapose, en utilisant évidemment les virgules: Sylphe, pourpre, impérial, Mais là où le sens des vers chez Mallarmé donne une autre image en allemand c'est quand Celan dans les vers onze et douze dit pour: Un baiser flambant se déchire/Jusqu'aux pointes des ailerons/ ceci: Un haiser flambe, il se divise déjà/Les ailerons vacillent, finement/.

Selon l'expression bien connue "Traduttore, traditore", peut on affirmer que Paul Celan ait trahi l'original de Mallarmé? Même si a première vue certains aspects sémantiques ne se recouvrent pas, Celan a réalisé un poème, donc une oeuvre lyrique en allemand qui, pour sauvegarder la métrique et le rythme a, en partie, sacrifié au mode d'expression. En allemand, il eut été possible d'omettre la ponctuation pour rester plus proche de l'original. Dans le cas de ce poème, nous pouvons dire que le traducteur, étant poète lui-même, a imprimé quelque chose de son être à lui au texte qu'il a transposé dans sa langue maternelle.

Est-ce que Paul Celan a agi ainsi dans toutes ses traductions du français? Nous voulons considérer ici un autre poème que Celan a traduit la même année que celui de Mallarmé. Il s'agit des "Colchiques" de Guillaume Apollinaire. Bien que ce poème soit très connu je trouve bon de le reproduire ici, suivi de sa célèbre traduction en allemand:

Les colchiques

Le pré est vénéneux mais joli en automne
Les vaches y paissant
Lentement s'empoisonnent
Le colchique couleur de cerne et de lilas
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas
Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica
Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères
Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières
Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement
Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent
Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne

Et maintenant le texte de Paul Celan:

Die Herbstzeitlosen

Der Herbst lasst seine Wiese so schön, so giftig blühen.

Ein Gift, das schleicht,

Streut er den Kühen.

Die Herbstzeitlose blaut hier, wie Augenring und Flieder,

Ich seh die blasse Blaue, ich seh dein Auge wieder,

Es gleicht der blau umflorten, es gleicht dem Herbst, dem Jahr,

Das Gift steigt in mein Leben, so wills dein Augenpaar.

Jetzt kommt hier aus der Schule das Kindervolk vorbei,

Es kommen bunte Röcke, Harmonika, Geschrei.

Die Tochter ist und Mutter, die Herbstzeitlose, die

So schimmert wie dein Augenlid, die Kinder pflücken sie,

Sie pflücken Augenlider im Wind, im irren Wind.

Der Kuhhirt summt ein Liedchen, die Herde, sie beginnt

Davonzutrotten, muhend, verlassen ist der Ort,

Die Wiese, wo der Herbst stand und Blumen da und dort³.

Cette fois aussi, penchons-nous d'abord sur la forme du poème d'Apollinaire. Il s'agit d'un poème rime selon le schéma aabbaa cc dd e eaa que Paul Celan rendit en allemand selon le schéma suivant: aabbcc ddee f fgg. La deuxième et la troisième ligne ne forment dans les deux cas qu'un seul vers, reconnaissable à la rime qui forme la paire avec le premier vers. Alors que chez Apollinaire la plupart des vers sont des alexandins Paul Celan n'a cette fois pas observé rigoureusement de mètre. A nouveau, nous constatons que que l'absence de ponctuation chez Apollinaire s'est vue transformer dans la version allemande de Celan en poème où les virgules abondent et où se trouvent six points. Le rythme des "Colchiques" en allemand en devient altéré, à notre avis, car les pauses sont trop prononcées dans la mesure où le lecteur voit les signes de ponctuation. Encore une remarque concernant la forme. Guillaume Apollinaire a écrit un poème ici de six, cinq et de trois vers. Son poète de traducteur, Paul Celan, a pris la liberté de disposer ces quatorze vers de la manière suivante: six vers pour la première strophe, quatre pour la seconde, un vers pour la troisième strophe et trois vers pour la quatrième. Ce onzième vers, qu'il le veuille ou non, souligne le contenu de la ligne et Celan met un accent sur un vers qu'il a traduit très librement: Ils cueillent des paupières dans le vent, dans le vent dément! L'effet optique produit est une interprétation du traducteur qui s'éloigne de l'intention de l'auteur qui n'a pas utilisé ce procédé et chez qui ce vers clôt la seconde strophe.

En analysant avec détail le contenu des deux poèmes et en le comparant nous voyons que chez Apollinaire les vaches paissant dans le pré vénéneux s'empoisonnent tandis que Celan sépare la relation du venin du pré que mangent les vaches en disant: L'automne fait fleurir son pré si joliment, si vénéneusement. /Le poison, qui

3 Ibid., p. 784-785.

rode, il le repand aux vaches/. Donc le sujet est ici l'automne qui repand du poison, ce n'est plus le pré vénéneux. L'image obtenue dans les deux cas est très différente.

Les colchiques font penser Apollinaire aux yeux humains et dans ce cas précis aux yeux de la femme aimée "tes yeux sont comme cette fleur-là", il insiste dans la strophe suivante en disant "... les colchiques... sont couleur de tes paupières" et cette image se poursuit car "tes paupières qui battent" sont à nouveau "comme les fleurs" qui "battent au vent dément". D'un côté, les vaches qui mangent les herbes du pré, entre autres les colchiques, "lentement s'empoisonnent" et de l'autre l'auteur amoureux écrit "Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne". La parallélité des actions est parfaite chez Apollinaire et va jusqu'à l'identification des colchiques avec les yeux de la femme aimée.

Comment Paul Celan a-t-il traduit ce contenu? Nous sommes obligés de constater que Celan s'est éloigné de l'original au profit de la rime parfois. Au lieu de dire "tes yeux sont comme cette fleur-là/Violâtres comme leur cerne et comme cet automne/" il dit: Je revois ton oeil/il ressemble au cerne blue, il ressemble à l'automne, à l'année/. Pour rimer avec lilas, en allemand *Flieder*, Celan a ajouté le *wieder* c.à.d. le préfixe *re-*, signifiant à nouveau, dont il n'est pas question dans l'original et pour rimer avec "paire d'yeux", *Augenpaar*, il ajoute "l'année", *das Jahr*, dont il n'est absolument pas fait mention dans le texte de Guillaume Apollinaire. L'image évoquée par le sixième vers: Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne, par la reprise textuelle de "lentement s'empoisonne" est devenue dans le texte allemand une image d'une autre nature: Le poison monte dans ma vie, c'est ainsi que le veut ta paire d'yeux. Cette relation de cause à effet, si prononcée chez Celan, est un phénomène progressif chez Apollinaire. L'ellipse du "et" en tête de vers, qui par définition est une conjonction de coordination, abolit dans le poème en version allemande cette jonction avec ce qui précède car ici c'est la volonté de tes yeux qui est la cause de cette montée du poison. Dans le texte français, par contre, les yeux de la bien-aimée, en tant que *pars pro toto*, sont le but que l'amour s'est fixé.

Une ou deux remarques encore à propos du fond de ce poème. Le vers déjà cité plus haut et isolé par Celan: Ils cueillent des paupières au vent, au vent dément ne correspond pas à l'image du texte d'Apollinaire ou les enfants cueillent des colchiques et non des paupières. Ici, Paul Celan n'a pas seulement pris des libertés vis-à-vis de l'original mais aussi des distances! De même, dans le treizième et le quatorzième vers on lit chez Apollinaire: "... les vaches abandonnen/Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne/". Cette reprise des premiers vers sous une forme différente ne transparait pas dans le texte allemand qui dit: ... abandonné est le lieu./ La prairie, où se trouvaient l'automne et des fleurs ça et là./ Le fait que les vaches abandonnent ce "grand" pré n'est pas prédominant, ce qui semble compter c'est la solitude, l'abandon d'un lieu, en l'occurrence une prairie d'une part et l'existence antérieure de l'automne d'autre part.

Plus que dans le texte de Mallarmé, Paul Celan semble avoir sacrifié le fond pour la forme dans "Les colchiques" de Guillaume Apollinaire. Voyons maintenant un poème écrit en vers libre, donc sans obligation de respecter une forme extérieure. Il s'agit d'un poème de Paul Eluard, ne portant pas de titre. Le voici:

Nous avons fait la nuit je tiens ta main je veille
Je te soutiens de toutes mes forces
Je grave sur un roc l'étoile de tes forces
Sillons profonds où la bonté de ton corps germera
Je me répète ta voix cachée ta voix publique
Je ris encore de l'orgueilleuse
Que tu traites comme une mendicante

Des fous que tu respectes des simples où tu te baignes
Et dans ma tête qui se met doucement d'accord avec la tienne avec la nuit

Je m'émerveille de l'inconnue que tu deviens
Une inconnue semblable à toi semblable à tout ce que j'aime
Qui est toujours nouveau.

Paul Celan a mis comme titre le début français du poème. Voici sa version allemande :

Nous avons fait la nuit

Die Nacht ist begangen, ich halt deine Hand,
ich wache, ich stütz dich
mit all meinen Kräfte.

Ich grabe, tiefes Gefurch, deiner Kräfte
Stern in den Stein: deines Körpers
Gütigsein - hier

soll es keimen und aufgehn.

Ich sage mir deine

Stimmen vor, beide, die heimliche und
die von allen gehörte.

Ich lache, ich seh dich

der Stolzen begegnen, als bettelte sie, ich seh dich, du bringst
den Umnachteten Ehrfurcht entgegen, du gehst
zu den Einfachen hin - du badest.

Leise

stimm ich die Stirn jetzt ab auf die deine, stimm sie
in eins mit der Nacht, fühl jetzt

das Wunder dahinter: du wirst mir

zur Unbekannt - Fremden, du gleichst dir, du gleichst

allem Geliebten, du bist

anders von Mal zu Mal⁴.

Celui qui compare cette fois le poème d'Eluard avec celui qu'en a fait Paul Celan verra immédiatement que le contenu est bien plus fidèle que dans les deux textes proposés auparavant. L'autre aspect frappant c'est que le poème de douze vers sans subdivision en strophes ni ponctuation de Paul Eluard soit devenu sous la plume de Paul Celan un poème d'une longueur de vingt-et-un vers, sans subdivision en strophes mais à nouveau pourvu de signes de ponctuation.

⁴ Ibid., p. 784-785.

Il faut cependant signaler une divergence importante dans le dernier vers du poème. Chez Paul Eluard "Qui est toujours nouveau" se rapporte à tout ce que j'aime du vers précédant mais chez Paul Celan l'avant-dernier et le dernier vers expriment l'identification d'un toi à ce qui est toujours nouveau. Il dit en effet: tu ressembles/à tout ce qui est aimé, tu es/différente d'une fois à l'autre. Dans ce poème, Celan a forcé la capacité d'expression de la langue allemande jusque dans ses derniers retranchements. S'il a augmenté le nombre de vers c'est parce qu'il a coupé certains vers français pour davantage insister sur leur sens.

Comme on peut le constater, la traduction poétique est un tâche bien difficile. Mais faudrait-il s'en abstenir sous prétexte qu'elle est difficile? A notre avis, surtout pas. En effet, si les poèmes français n'étaient pas traduits dans les autres langues comment y aurait-il eu possibilité d'interaction sur le plan littéraire? L'influence de l'expressionnisme allemand ou celle des surréalistes français sur les autres littératures européennes et extra-européennes est bien présente à nos esprits. Paul Celan a, grâce à sa nature de poète, rendu la musique de Mallarmé, d'Apollinaire et d'Eluard et c'est sa traduction qui, encore de nos jours, en Allemagne et dans les pays de langue allemande, est le véhicule de la poésie française.